

Chères et chers collègues,

Je me suis rendu hier soir avec un groupe d'élèves (du collège Calvin où j'enseigne le grec) à ce spectacle, troisième d'une série dont je vous ai déjà entretenu brièvement, et qui est joué jusqu'à la fin de la semaine. A l'issue du spectacle un échange a eu lieu entre M. G. ALVAREZ, metteur en scène et auteur du texte, les acteurs, les élèves et moi-même. Je suis persuadé que de tels moments sont précieux. Des rencontres directes entre des créateurs et nos élèves sont gratifiantes et ont indéniablement une grande valeur pédagogique, je vous engage vous aussi à saisir de telles occasions.

Le mythe d'Antigone nous est parvenu essentiellement par la célèbre, peut-être la plus jouée – avec *Œdipe Roi* – des tragédies de Sophocle. Elle oppose une jeune femme, fermement décidée à enterrer son frère Polynice selon de très anciennes prescriptions religieuses, au roi de Thèbes, Créon, qui a édicté un ordre contraire, car Polynice a marché avec une armée contre sa propre cité pour récupérer le pouvoir qui lui était dû en vertu d'un pacte conclu avec son frère Étéocle après la mort de leur père Œdipe. Eternel conflit entre une conscience personnelle (ou un groupe dissident) qui défend une cause à haute valeur morale, politique ou religieuse contre la volonté arbitraire d'un pouvoir fort qui abuse de son autorité, d'où la portée inégalée de ce mythe dans l'histoire de la littérature jusqu'à aujourd'hui, où il a été repris plus de six cents fois, comme l'a montré le philosophe et spécialiste de littérature comparée G. STEINER dans son ouvrage *Les Antigones*.

Les auteurs grecs – et en particulier les poètes tragiques – avaient l'habitude de constamment reprendre le même matériau mythique pour élaborer leurs œuvres, en choisissant telle version plutôt que telle autre – il y avait toujours de nombreuses variantes – ou en créant eux-mêmes une nouvelle version, qui ne devait cependant pas contredire la trame originale sur un point essentiel (exemple : Œdipe tue son père et épouse sa mère, cela ne peut être changé). C'est un peu ainsi que procède la pièce *Tu n'obéiras point* du Galpon : les deux frères s'entre-tuent, Antigone refuse d'obéir à l'ordre du roi de lui refuser les honneurs funèbres et est contredite par sa sœur Ismène qui décide de se soumettre à l'autorité de Créon.

La perspective est toutefois élargie, avec, par exemple, la présence de Jocaste, femme et mère d'Œdipe, mère de Polynice, Étéocle, Antigone et Ismène qui, chez Sophocle, se pend lorsqu'elle comprend, avant Œdipe lui-même, que celui-ci est le criminel qu'il recherche (meurtrier sans le savoir de son père Laïos). Mais cet épisode est raconté dans *Œdipe Roi*, pas dans *Antigone*, qui lui fait suite, et qui reprend l'histoire après la mort de Jocaste, d'Œdipe et des deux frères. L'intention est de déplacer quelque peu le regard, qui ne s'attache plus tant au duel Antigone/ Créon au premier chef, qu'à une débâcle familiale, dont les principaux épisodes sont rappelés par la Pythie, prêtresse d'Apollon, et par le devin Tirésias, qui occupent une place importante dans la pièce. Nous nous trouvons ainsi placés dans un processus qui nous renvoie aux tribulations des Atrides, telles que les a exposées Eschyle en particulier, où les thèmes d'une malédiction séculaire (semant incestes et crimes de toutes sortes), d'une fatalité apparemment inexorable qui transcende les destinées individuelles, sont au premier plan, tandis que l'Antigone de Sophocle met en scène une héroïne qui déploie sa propre détermination face à un ordre inique qu'elle combat.

Notre Antigone moderne ne se présente par ailleurs non pas « tout d'une pièce » comme chez Sophocle, elle a plusieurs facettes, qu'illustre la duplication de son personnage ; si l'opposition Antigone / Ismène est toujours là, elle devient presque secondaire face à l'opposition Antigone / Antigone dans une remarquable scène, où se révèlent deux postures différentes de cette même Antigone, l'une étant très guerrière (« je voudrais être de tous les combats », « j'ai un bazooka dans les entrailles »), l'autre pacifique, ou plutôt désabusée, résignée (« je capitule, je rends les armes, ... finie la grandeur », « je ne prépare aucune guerre »). C'est que les temps ont changé : Antigone ne se rebelle plus au nom d'une cause, il n'y a plus vraiment de cause à défendre : dans un monde devenu « clos, hermétique », gangrené par l'imposture, le mensonge, la corruption à tous les niveaux (comme le dénonce également la Pythie), Antigone « se traîne » désormais dans « la fange » de ses « idéaux poisseux ».... ./.

Le tragique est déconstruit dans la dérision et le désespoir, quand ce n'est pas dans la simple horreur (allusion à ces Antigones modernes que sont ces bombes humaines terroristes qui se sacrifient au nom de leur nihilisme destructeur). Et pourtant... C'est dans le chaos que scintille parfois la lumière... Aussi abattue qu'elle soit par une existence qui n'a été qu'un « crachat », Antigone a conservé une formidable énergie ! De même, le spectateur, noyé tout au long de la pièce sous un flot de propos désenchantés, est-il saisi, ravi par ces chants du chœur – composé des personnages, des héros des scènes parlées, contrairement à ce qui avait cours dans la tragédie grecque – déclamés comme des mélopées, saisissantes d'étrange beauté, décalée, pittoresque, qui soulagent son esprit embrumé. Et Antigone de proclamer : « Je sais que j'existe ! », « Ma naissance est à venir ! », « La vie est bien trop forte, je la supplie de me faire croire en elle ! », « Il faut lutter contre la mort ! », « Je ne suis plus Antigone ! », « Je ne veux plus être Antigone ! ».

L'Antigone de Sophocle avait eu le courage de se dresser seule contre Créon, contre le pouvoir, notre Antigone lui fait écho en proclamant la force de son individualité, à même de surmonter la tristesse du monde ! Et il s'agit bien de son individualité, et pas d'individualisme, comme l'a expliqué M. ALVAREZ aux élèves. Pas d'individualisme qui renverrait à un ultralibéralisme économique ou à des particularismes identitaires exacerbés alors que c'est de cela que souffre aujourd'hui notre époque, pas d'individu non plus qui aurait un « message », une « vérité » à transmettre ou à imposer, de cela aussi nous sommes repus ! Il s'agirait plus simplement, mais aussi de manière plus authentique, comme je l'ai compris, d'un nouvel humanisme, par lequel s'affirment les valeurs de respect, d'ouverture, de conciliation, trop souvent et pendant si longtemps bafouées, comme le dénonce la pièce. Et j'ai senti qu'une confiance particulière est accordée pour cela à la voix des femmes, voix qui a trop souvent été étouffée dans ces sociétés patriarcales (la société grecque antique en est un exemple), où les hommes ont cherché à brider leur influence, leur action. On pourrait en ce sens parler de « féminisme humaniste », sans qu'il y ait opposition ou contradiction entre les deux termes, mais bien plutôt inclusion de l'un dans l'autre : le salut de l'Homme, des hommes, ne pourrait-il advenir grâce aux femmes, grâce à des femmes comme notre Antigone, un peu comme dans la *Lysistrata* du poète comique Aristophane (où les femmes, en s'efforçant d'empêcher les hommes de faire la guerre, visent au salut de tous) ? Les Grecs n'auraient, finalement, peut-être pas été si misogynes...

Mais attention ! Le propos ne va pas aussi loin, il ne consiste pas à démontrer ou à affirmer quoi que ce soit ! Il se contente de suggérer ... au spectateur de tirer ses propres conclusions, de se livrer à ses propres réflexions. Le nœud de la pièce est qu'Antigone ne se rebelle pas pour une cause, mais pour elle-même, il s'agit d'un choix individuel qui n'engage qu'elle-même. Cependant – et là j'interprète à nouveau, mais je pense que c'est implicitement dit – son acte n'est pas égoïste, il donne un signe, il exprime un espoir, et en cela il contribue, à son modeste niveau, à un mieux-être de l'humanité tout entière. C'est donc bien sur une note positive que se termine la pièce. Sur ce plan aussi elle se montre fidèle à l'esprit de bien des tragédies grecques qui se terminaient bien, contrairement à ce que l'on croit trop souvent. Ainsi en est-il, chez Sophocle de *Philoctète* ou d'*Œdipe à Colone*.

Pour terminer, permettez-moi une note personnelle, chères et chers collègues : les oeuvres de la littérature grecque, ou celles qui en font leur source d'inspiration, ont encore beaucoup à nous dire aujourd'hui et méritent notre intérêt. J'ai été atterré d'apprendre que l'Université de Stanford aux Etats-Unis avait banni de ses programmes l'étude de l'Antiquité, sous prétexte que les femmes y étaient mal considérées et qu'y avait été pratiqué l'esclavage. Manifestation de cette *cancel culture* qui peut conduire, en Europe, à abattre la statue d'un Jean-Baptiste Colbert parce qu'il a travaillé à la promotion d'une économie esclavagiste, ou à mettre au pilori l'œuvre d'un Martin Heidegger parce qu'il a eu des accointances avec le régime nazi. Rappelons-nous aussi qu'au début des années 80 un écrivain comme G. Matzneff, qui célébrait la pédophilie, aujourd'hui unanimement dénoncée, était accueilli à bras ouverts sur le plateau d'*Apostrophes*, l'émission littéraire renommée de B. Pivot. Qu'en sera-t-il dans cinquante ou cent ans ? Notre génération ne sera-t-elle pas dénoncée à son tour pour son irresponsabilité écologique, ne sera-t-elle pas accusée d'écocide irrémédiable ? A chaque époque correspondent ce que j'appellerais des *dérives civilisationnelles*, qu'il ne s'agit ni de comprendre, ni d'excuser, ni de relativiser, ni même de juger non plus, mais dont il faut décortiquer les mécanismes qui les ont rendues possibles dans un certain environnement historique et mental. L'étude des textes du passé, et en particulier de l'Antiquité, et le travail de re-contextualisation qu'il implique, favorisent aussi la capacité de distanciation, de recul par rapport à notre époque, et affinent donc le sens critique de nos élèves. Développer ce sens critique, donner des repères, et encourager ainsi l'autonomie de nos élèves, telle est selon moi notre principale tâche d'enseignant.

Jacques MORARD, 6 octobre 2021